la vie entière de l'homme est visée. Le travail, la famille, la politique, l'art, le métier, nos amitiés, voilà nos œuvres. Dans la Bible, rien n'est neutre, rien n'existe en dehors de la vue de Dieu, tout est pour ou contre lui.

Bibliquement, l'œuvre de l'homme, c'est sa vie entière. Tel est le sens des œuvres dans : « Vous serez jugés selon vos œuvres » (Rm 2,6). Vous êtes jugés en fonction de la vie. Il s'agit de mener une vie, sous tous ses aspects, dans la perspective de Dieu. Notre foi en Jésus Christ doit commander ou inspirer la totalité de notre vie. La foi devient alors une force de justice dans notre vie.

3

L'usage de la parole

Chapitre 3, versets 1 à 12

Mes frères, qu'il n'y ait pas parmi vous un grand nombre de personnes qui se mettent à enseigner, car vous savez que nous serons jugés plus sévèrement. 2 Nous bronchons tous de plusieurs manières. Si quelqu'un ne bronche pas en paroles, c'est un homme parfait, capable de tenir tout son corps en bride. 3 Si nous mettons le mors dans la bouche des chevaux pour qu'ils nous obéissent, nous dirigeons aussi leur corps tout entier.
4 Voici, même les navires qui sont si grands et que poussent des vents impétueux sont dirigés par un très petit gouvernail au gré du pilote. 5 De même, la langue est un petit membre et elle se vante de

grandes choses. Voici comme un petit feu peut embraser une grande forêt.
6 La langue aussi est un feu ; c'est le monde de l'injustice. La langue est placée parmi nos membres, souillant tout le corps et enflammant le cours de la vie [la traduction est sûrement mauvaise, mais difficile, nous verrons], étant elle-même enflammée par la géhenne. 7 Toutes les espèces de bêtes et d'oiseaux, de reptiles et d'animaux marins sont domptées, et ont été domptées par la nature humaine, 8 mais la langue, aucun homme ne peut la dompter.
C'est un mal qu'on ne peut réprimer. Elle est pleine d'un venin mortel. 9 Par elle nous bénissons le seigneur notre père, et par elle nous maudissons les hommes faits à l'image de Dieu. 10 De la même bouche sortent la bénédiction et la malédiction. Il ne faut pas, mes frères, qu'il en soit ainsi. 11 La source fait-elle jaillir par la même ouverture l'eau douce et l'eau amère ? 12 Un figuier, mes frères, peut-il produire des olives, ou une vigne des figues ? De l'eau salée ne peut pas non plus produire de l'eau douce.

Pour Jacques, la langue et la parole constituent le deuxième des éléments centraux de la vie chrétienne. Dans ce passage étonnamment moderne, Jacques pose le problème de la parole, de son usage et de sa signification, puis il présente une théologie de la parole et, finalement, quelques indications éthiques.

Puissance de la parole

Dans les versets 3 à 8, tout d'abord, la langue est comparée au mors des chevaux et au gouvernail, donc à ce qui dirige et fait obéir. Puis la parole apparaît comme extrêmement insaisissable mais capable d'embraser une forêt. C'est un feu qui enflamme jusqu'au cours de la vie. On peut dompter toute chose sauf la langue. La parole permet de conduire les hommes, les masses, les foules, elle provoque les événements et, une fois lancée, ne peut être domptée par personne. Jacques fait part ici d'une expérience concrète et banale[1]. Par le langage, on explique ce

1. Voir aussi Jacques Ellul, *Propagandes*, Paris, Armand Colin, 1962, réédité chez Economica, 1990 et *Histoire de la propagande*, PUF, 1967.

qui se passe, on soulève les passions, on envenime les situations ; évidemment on pense à la propagande.

Dans ce texte apparaît aussi nettement la dualité de la parole : le discours est en même temps ce qui engage l'homme et ce qui lui permet de se cacher. On ne trouve pas de domaine où l'homme cherche davantage à être son propre maître que celui de la parole. Il se montre comme il est, mais par le moyen le plus apte à le cacher. Là réside la signification du renversement : nous bénissons et maudissons par la parole, car nous ne pouvons réprimer le mal qu'elle produit.

Mais pourquoi cette parole a-t-elle cette puissance ? Parce qu'elle était le don le plus élevé donné par Dieu à l'homme. Détournée de son but, elle garde pourtant sa force. Voilà pourquoi, selon Jacques, la langue est le mal absolu, voilà pourquoi elle constitue le monde de l'iniquité.

Babel

Les propos de Jacques peuvent nous sembler exagérés, mais il faut les relier à l'événement de Babel et de la naissance de la multiplicité des langues. Babel

n'est pas seulement le phénomène de la ville, de la tour, du désir de monter au ciel. Plus profondément, Babel signifie : « faisons-nous un nom » (Gn 11,4). Les hommes excluent Dieu de la construction de cette ville : « Ils dirent, bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet touche le ciel et faisons-nous un nom afin que nous ne soyons pas dispersés sur la face de la terre » (Gn 11,4). L'homme a reçu son nom de Dieu, Dieu reste donc maître de la destinée de l'homme. Mais au moment où l'homme peut se nommer lui-même, il se sépare radicalement de Dieu. Le nom, qui représente le plus directement Dieu dans sa relation aux hommes, devient leur propriété. C'est cela qui devient le mal.

Parole de Dieu et parole humaine

Quel problème théologique, concernant la langue, Jacques soulève-t-il ? Pris sous l'aspect moral, ses propos apparaissent exagérés. Mais considérer que Jacques fait de la morale et en tirer une liste de péchés est une erreur fréquente chez les commentateurs. Car si Jacques affirme que la parole est « pleine de venin mortel » (3,8), c'est en raison de la relation entre la

parole humaine et la Parole de Dieu. Dieu parle, Il agit, crée, se révèle par sa Parole, et Jésus Christ est lui-même la Parole, le verbe incarné. Donnée à l'homme, la Parole devait être le prolongement de la Parole de Dieu. Elle devait parler la Parole de Dieu. Dans la Genèse, elle a été donnée d'abord à Adam, qui donne un nom aux animaux (Gn 2,20). Par l'intermédiaire de la parole, l'homme a une maîtrise, conforme à celle de Dieu, sur les animaux, sur le monde. Pas autrement. De même, la parole doit permettre à l'homme de dialoguer avec Dieu dans la prière, l'adoration, et, écoutant la Parole de Dieu, il peut parler cette Parole. C'est en cela qu'il est partenaire de Dieu. L'homme parle parce que Dieu parle.

Quand Dieu se révèle à nous, sa Parole est le seul moyen de nous communiquer la vérité. Ce n'est pas une possibilité parmi d'autres. Évidemment, dire que Dieu parle ne signifie pas qu'il prononce les mots de nos langues humaines. Parole de Dieu et parole humaine ne sont pas identiques mais parallèles.[1]

1. Il m'est pourtant souvent arrivé de dire dans ces études bibliques, que si Dieu a choisi le peuple d'Israël, c'est à cause de sa langue, parce que la langue d'Israël est la seule capable d'exprimer les mystères de la révélation de Dieu.

Parole et vérité

Par le déroulement d'une parole, Dieu donne à connaître sa vérité. Par conséquent, c'est dans nos paroles que nous pouvons à notre tour transmettre la vérité de Dieu, si bien que notre parole est le seul moyen de faire connaître la vérité. Ce qui entraîne deux conséquences considérables.

La première, qui n'est pas immédiatement dans notre texte, doit être posée : si Dieu ne se révèle que dans la Parole, il ne se révèle pas dans l'image. Bibliquement, parole et image sont opposées. L'homme ne saisit jamais Dieu par la vue, ni la vérité par la vue. Celle-ci permet un contact avec la réalité, jamais avec la vérité. Chaque fois que l'homme se réfère à une image qu'il façonne, il est bibliquement condamné. Dieu parle, il ne se montre pas. À l'encontre des autres religions, le judéo-christianisme est centré sur la parole et opposé à l'image. Bibliquement, il n'y a aucune conciliation, ni spirituelle, ni intellectuelle, ni culturelle, entre les deux. L'usage de la parole signifie une révélation progressive de Dieu, exactement comme notre

discours nous permet d'accéder à une connaissance progressive. Au contraire de l'image, qui prétend donner une connaissance globale et immédiate. Cette distinction est fondamentale dans la compréhension de la relation entre Dieu et l'homme.

La seconde conséquence est directement dans le texte : dans la mesure où la parole est chargée de la vérité, elle est aussi susceptible de mensonge. Là encore, vue et parole s'opposent. On ne ment jamais au niveau de la vue. On peut montrer des choses inexactes, conformes à une réalité, mais cela n'a rien à voir avec la vérité. Le problème de vérité et de mensonge, du seul mensonge dont la Bible parle, du mensonge concernant la Révélation de Dieu, se pose seulement au niveau du langage. Car le mensonge n'est grave que dans la mesure où il se rapporte à la vérité. Dans nos relations courantes, le mensonge en lui-même n'est pas tragique. Qu'un enfant mente en niant avoir pris de la confiture, ce n'est pas grave. La gravité du mensonge se rapporte à la révélation de Dieu.

Péché contre le Saint-Esprit

Or, justement, ce que veut Satan, c'est mener l'homme à mentir concernant Jésus Christ. En cela, il est appelé le père du mensonge. Il tend à faire que Jésus Christ ne soit pas reconnu pour qui il est, et que la vérité de Jésus Christ ne soit pas proclamée. « C'est pourquoi je vous dis, tout péché, tout blasphème, sera pardonné aux hommes, mais le blasphème contre l'Esprit ne sera pas pardonné. Quiconque parlera contre le Fils de l'homme [donc parler !], il lui sera pardonné. Mais quiconque parlera contre le Saint-Esprit, il ne lui sera pas pardonné, ni dans ce siècle, ni dans le siècle à venir. Ou dites que l'arbre est bon et que son fruit est bon, ou dites que l'arbre est mauvais et que son fruit est mauvais » (Mt 12,31-33).

Vous reconnaissez le *ou bien ou bien* (Mt 12,33) présent dans le texte de Jacques. Selon moi, il est directement inspiré par ce passage de Matthieu : « Races de vipères, comment pourriez-vous dire de bonnes choses [*dire* de bonnes choses !], méchants comme vous l'êtes. Car c'est de l'abondance du cœur

que la bouche parle. L'homme bon tire de bonnes choses de son bon trésor ; l'homme méchant tire de mauvaises choses de son mauvais trésor. Je vous le dis, au jour du jugement, les hommes rendront compte de toute parole vaine qu'ils auront proférée, car par tes paroles tu seras justifié, et par tes paroles tu seras condamné » (Mt 12,34-36). Le texte est tout à fait rigoureux : tout péché, tout blasphème, il s'agit effectivement d'une parole, « quiconque parlera contre le Fils de l'homme », tout peut être pardonné, sauf la parole contre le Saint-Esprit.

Or, le Saint-Esprit révèle la vérité de Dieu, il est presque le discours de Dieu, non pas la parole incarnée en Jésus Christ, mais le discours de la Révélation. Il nous apprend qui est le Fils de l'homme. Et la gravité du péché contre le Saint-Esprit consiste dans le reniement de Jésus Christ comme Fils de Dieu et Fils de l'homme. Cela ne peut être pardonné, puisque Jésus Christ est la seule voie choisie par Dieu pour le pardon. Si on ne reconnaît pas la révélation de Dieu en Jésus Christ, il n'y a pas de pardon. Voilà pourquoi ce que vous dites au sujet de Jésus Christ, inspiré ou non par le Saint-Esprit,

devient fondamental. Voilà pourquoi « au jour du jugement les hommes rendront compte de toute parole vaine » (Mt 12). Vaine est la parole mensongère. « Par tes paroles tu seras justifié, par tes paroles tu seras condamné suivant que tu auras tenu un discours vrai concernant Jésus Christ, ou que tu auras dit le mensonge au sujet de Jésus Christ. »

La langue

Quand la langue est vouée à autre chose que la vérité, elle devient, comme le dit Jacques, un feu, le monde de l'iniquité, « elle est enflammée par la géhenne » (3,6). Le sens symbolique du terme de géhenne est l'enfer. Inspirée par l'enfer lui-même, la parole mensongère enflamme le cours de la création, le cours de la vie.

L'expression « cours de la vie », « *ton trochon des geneseos* » (3,6), est difficile à traduire. Littéralement, c'est la roue, le cercle de la genèse. La traduction « le cours de la vie » est trop abstraite. La roue, le cercle, a été transformé en « le cours », et la genèse en « vie » ou, ailleurs, en « univers de la création » ou « roue de

la naissance ». *Genesis* rappelle plutôt la Genèse : « Au commencement, Dieu dit » (Gn 1,1). Le premier acte de Dieu, c'est la Parole. Et la roue de la Genèse semble signifier que ce discours, cette parole mensongère, se place elle aussi au départ de la création, au début de la genèse. Mais au lieu de placer dans ce commencement la parole créatrice, le mensonge y place la flamme de l'enfer. Est-ce la Parole de Dieu qui a été créatrice, ou bien, avec la chute de l'homme, y a-t-il la volonté de placer un nouveau commencement, une nouvelle genèse qui va être infernale, qui ne va pas être créatrice, mais au contraire, destructrice ? Notre texte a donc une dimension théologique, mais aussi dans un certain sens cosmogonique, métaphysique. En tout cas, nous sommes extrêmement loin de la simple dimension éthique ou morale.

Dimension morale de la parole

Même si elle n'est pas première, la dimension morale de la parole est aussi présente dans le texte. Quatre indications nous sont données. D'abord, dans les derniers versets, Jacques nous acule à une

impossibilité : « Par elle [la Parole], nous bénissons le Seigneur notre Père, et par elle, nous maudissons les hommes. De la même bouche sortent la bénédiction et la malédiction. Il ne faut pas qu'il en soit ainsi. La source fait-elle jaillir par la même ouverture l'eau douce et l'eau amère ? De l'eau salée ne peut pas non plus produire de l'eau douce » (3,9-11). Il est impossible d'user de façon diabolique de la langue et, en même temps, de louer Dieu, de témoigner de lui auprès des hommes. On ne peut pas servir deux maîtres : la langue ayant retrouvé sa véritable place, ne mentira plus jamais. Sur le plan moral, le mensonge trouve ici son fondement et sa place, car on ne peut pas utiliser la langue pour tromper. Si on ne trompe pas au sujet de Jésus Christ, on ne peut non plus tromper autrui. Inversement, si nous mentons à autrui, si nous le maudissons, notre langue ne peut être témoin de la vérité de Dieu.

Deuxième conséquence d'ordre moral (3,8), aucun homme ne peut dompter sa langue, ni par une bonne linguistique, ni par une bonne morale, par une maîtrise de soi-même, par une qualité humaine. Seule la conversion le permet : « Tous les

animaux ont été domptés par la nature humaine, mais la langue, aucun homme ne peut la dompter » (3,7-8). C'est seulement en sortant de cette nature humaine et en recevant une nouvelle dimension — on en revient au centre de la vérité, la relation entre Parole de Dieu et parole de l'homme — que la langue peut être domptée.

La troisième indication d'ordre éthique nous est donnée au début du verset 2. « Nous bronchons tous de plusieurs manières. » Jacques ne se fait aucune illusion sur la sainteté des chrétiens auxquels il s'adresse. « Si quelqu'un ne bronche pas en parole, c'est un homme parfait. » Selon nombre de commentateurs, Jacques serait ironique : personne, justement, n'est parfait, n'est capable de tenir sa langue en bride et de ne pas broncher en paroles. Personne n'est capable d'utiliser sa parole conformément à la vérité de Dieu. Mais s'il en est ainsi, la perfection dont parle Jacques, c'est la perfection de la Parole de Dieu et non celle d'un homme qui atteint un certain niveau de perfection morale ou de sainteté. En réalité, à partir du moment où l'homme parle la Parole de Dieu, il est revêtu de la perfection de cette Parole,

et c'est une preuve visible, bien plus visible que les miracles, de l'action de l'esprit de Dieu en nous.

La dernière indication morale se trouve au début du texte : « Qu'il n'y ait pas parmi vous un grand nombre de personnes qui se mettent à enseigner, car vous savez que nous serons jugés d'autant plus sévèrement » (3,1-2). Voilà un avertissement donné à tous ceux qui utilisent la parole dans l'Église, car retrouver la relation entre Parole de Dieu et parole humaine n'est pas une évidence. Jacques nous le dit constamment, être le témoin de la vérité est bien plus difficile que le fait de vivre correctement. « Si un homme ne bronche pas en parole, c'est un homme parfait, capable de tenir tout son corps en bride » (3,2), signifie qu'il est plus facile de maîtriser un certain nombre de passions, que de se situer au centre de la relation entre Parole de Dieu et parole humaine. Par conséquent, mieux vaut que seul un petit nombre de personnes parlent. Et seuls ceux qui ont rétabli la place vraie de leur parole doivent pouvoir parler dans l'Église. Les autres doivent se taire. Même une parole objectivement exacte peut voiler la Révélation. La proclamation de l'Évangile n'est pas la construction

théologique. La proclamation, c'est la Parole donnée par Dieu qui s'exprime dans une parole humaine au niveau de la réalité immédiate. « Vous savez que vous serez jugés plus sévèrement sur vos paroles », affirme Matthieu (*cf.* Mt 7,1-2). Vous serez jugés. C'est un conseil donné à l'ensemble de l'Église aboutissant à un ensemble de conséquences d'ordre éthique.

Chapitre 3, versets 13 à 18

13 Lequel d'entre vous est sage et intelligent ? Qu'il montre ses œuvres par une bonne conduite avec la douceur de la sagesse. 14 Mais si vous avez dans votre cœur un zèle amer et un esprit de dispute, ne vous glorifiez pas et ne mentez pas contre la vérité. 15 Cette sagesse n'est pas celle qui vient d'en haut, mais elle est terrestre, charnelle, diabolique. 16 Car là où il y a un zèle amer et un esprit de dispute, il y a du désordre et toutes sortes de mauvaises actions. 17 La sagesse d'en haut est premièrement pure, ensuite pacifique, modérée, conciliante, pleine de miséricorde et de bons fruits, exempte de duplicité et d'hypocrisie.

18 Le fruit de la justice est semé dans la paix par ceux qui recherchent la paix.

Ce passage se situe entre la deuxième et la troisième partie de l'épître. La première partie concernait la charité, la relation avec les autres et la charité, la deuxième concernait la parole. Et la troisième (chapitres 4 et 5), la relation au monde. Ce texte sur la sagesse se situe donc entre l'importance de la parole et la conduite à tenir à l'égard du monde.

Comme souvent dans l'épître de Jacques, ce texte apparaît anodin et banal, moralisant et incohérent. Mais il est plus cohérent qu'il n'y paraît. Vient d'abord la sagesse, puis la bonne conduite, puis le zèle amer et l'esprit de dispute, puis le mensonge dont on ne voit pas comment le raccrocher au reste : « Si vous avez dans votre cœur un zèle amer, ne mentez pas contre la vérité » (3,14). Arrivent les deux sagesses puis, brusquement, un verset qui ne semble pas concorder avec l'ensemble : « fruit de la justice semé dans la paix » (3,18). Comment comprendre son lien à la sagesse et au zèle amer ?

Intelligence et sagesse

« Lequel d'entre vous est sage et intelligent ? Qu'il montre ses œuvres par une bonne conduite avec la douceur de la sagesse » (3,13). La question est adressée à chacun. Nous avons à être intelligents et sages. L'intelligence et la sagesse font partie de la vie chrétienne. Et cette intelligence doit inspirer le langage, tandis que la parole du langage doit exprimer la sagesse.

Notons-le, les termes intelligence et sagesse ne se redoublent pas. Celui employé ici pour intelligence est *epistémé*, il désigne l'application de l'intelligence à une recherche scientifique. Selon moi, comme cette lettre s'adresse aux douze tribus d'Israël, à l'ensemble des chrétiens, l'intelligence en question n'est pas celle d'une philosophie, ni d'une science quelconque, mais celle de la Révélation de Dieu. Il s'agit certainement de l'application de l'intelligence à la connaissance de la Bible, à la réflexion sur le texte biblique. Cette dimension presque scientifique implique que l'intelligence du texte soit poussée aussi loin que possible : en travaillant, en cherchant

ce qu'il contient en profondeur. Et l'interpellation n'est pas réservée à quelques spécialistes, mais vaut pour chacun : « Lequel d'entre vous est sage et intelligent. » Tous les membres de l'Église, tous les chrétiens, sont appelés à devenir théologiens.

Venons-en à la sagesse. Tout l'Ancien Testament nous en parle puis, dans les épîtres de Paul, Jésus Christ apparaît comme la sagesse de Dieu[1]. Il a été fait pour nous sagesse.

La sagesse de Dieu, prise au sens large, c'est la façon dont Dieu gouverne le monde[2]. Nous avons à vivre avec une sagesse similaire, nous avons à gouverner notre propre vie au milieu du monde. En même temps, dans l'Ancien Testament — et pour Jacques qui pense dans la ligne de l'Ancien Testament — la sagesse suppose que l'homme dirige et utilise le monde pour Dieu. Grâce à l'Alliance,

1. Par exemple : « Mais pour ceux que Dieu appelle, qu'ils soient Juifs ou Grecs, ce Messie, ce Christ, est puissance de Dieu et sagesse de Dieu » (1 Co 1,24).

2. C'est exactement de cette idée de sagesse de Dieu que la théologie catholique a tiré la Providence. Il y a une différence considérable de conception dans la mesure où il s'agit dans un cas d'un texte qui implique, non seulement une connaissance, mais encore une sorte de vue globale de la vie, alors que la Providence, qui est une prévoyance, implique une sorte de prévision, de futurible.

l'homme peut avoir cette sagesse, il pourra apporter la lumière de Dieu dans le monde.

C'est donc autour de deux éléments que la vie chrétienne doit être organisée : l'intelligence de la Parole pour savoir ce qu'il y a à vivre, et la sagesse pour savoir comment il faut vivre et quelles décisions prendre. Et nous n'avons pas affaire à une réalité théorique, mais à une conduite : « qu'il montre ses œuvres », « par une bonne conduite avec la douceur de la sagesse » (3,13). La douceur donne à imaginer une réalité fade et sans intérêt. Mais le terme grec renvoie au domaine de la « charité ». Bien que ce ne soit pas le mot *agapé*, il suppose l'amour et l'acceptation des autres. La douceur de la sagesse renvoie à la gouvernance de sa vie par le moyen de l'amour.

Zèle amer et esprit de dispute

De la sagesse, Jacques en vient au zèle. « Si vous avez dans votre cœur un zèle amer et un esprit de dispute, ne vous glorifiez pas, ne mentez pas contre la vérité » (3,14-15). Comme l'épître en son

ensemble, ce passage s'adresse à des chrétiens. Il ne concerne pas l'homme en général, capable de zèle amer ou d'esprit de dispute, mais une situation de l'Église en relation avec l'intelligence et la sagesse.

Prenons le *zèle amer*. Le zèle est l'engagement maximal que l'homme peut prendre. Les zélotes de l'époque de Jacques étaient engagés politiquement jusqu'à la guerre civile, jusqu'à la guérilla. Voilà pourquoi Paul reprend souvent le terme de zèle pour inviter les chrétiens à s'engager à la suite du Christ[1]. Ce zèle implique aussi une activité surabondante, un activisme, dangereux. Car, comme tout activisme, il se caractérise par un esprit de concurrence, de critique, de dénonciation contre les moins zélés.

L'esprit de dispute est assez lié à l'intelligence et à la sagesse : « Cette sagesse n'est pas celle qui vient d'en haut » (3,15). Dans l'Église, sont visées par ce constat les personnes convaincues de détenir une

1. *Cf.* par exemple : « car je connais votre ardeur et, pour vous, j'en tire fierté devant les Macédoniens. Je leur dis que la Grèce se tient prête depuis l'an dernier, et votre zèle a stimulé la plupart d'entre eux » (2 Co 9,2).

vérité absolue et qui s'engagent sans réserve pour défendre leur vérité. Ils détiennent la vérité et l'imposent.

Le zèle amer et l'esprit de dispute nous rappellent qu'il est possible de faire beaucoup de choses au nom du Seigneur, sans qu'elles soient inspirées par Lui. Pensons à l'évangile de Matthieu : « Ils viendront vers moi et ils diront : "Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prêché en ton nom" et je leur dirai : "retirez-vous de moi, je ne vous connais pas" » (Mt 7,22-23). Nous sommes appelés à bien connaître la parole de Dieu, à prendre de bonnes décisions, mais le risque de l'esprit de dispute est présent à partir du moment où l'on fait de la théologie, et celui d'un zèle amer quand on s'engage totalement dans l'Église. Et celui qui est animé par ce zèle amer et prétend imposer sa vérité, prétend en même temps agir au nom du Christ. Voilà le mensonge : « Ne mentez pas contre la vérité » (3,15).

Sagesse d'en haut

« Cette sagesse n'est pas celle qui vient d'en haut. Elle est terrestre, charnelle, diabolique. » Deux façons de gouverner le monde entrent en opposition : selon le prince de ce monde (Jn 16,11) et selon Dieu. Selon le diable, ou selon la sagesse, selon le plan de Dieu. Dans son gouvernement, Dieu ne choisit pas les moyens de puissance, il ne détruit pas le diable. Dans l'épître aux Corinthiens, Paul écrit : « Où est le sage, où est le scribe, où est le disputeur de ce siècle ? Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse du monde ? Car puisque le monde avec sa sagesse n'a pas connu Dieu dans la sagesse de Dieu, il a plu à Dieu de sauver les croyants par la folie de la prédication. Les Juifs demandent des miracles, les Grecs cherchent la sagesse : nous, nous prêchons Christ crucifié ; scandale pour les Juifs et folie pour les païens, mais puissance de Dieu et sagesse de Dieu pour ceux qui sont appelés, tant Juifs que Grecs. Car la folie de Dieu est plus sage que les hommes, et la faiblesse de Dieu plus forte que les hommes. Considérez, frères, que parmi

vous qui avez été appelés, il n'y a ni beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de nobles. Mais Dieu a choisi les choses folles du monde pour confondre les sages, il a choisi les choses faibles du monde pour confondre les forts ; et Dieu a choisi les choses viles du monde et celles que l'on méprise, celles qui ne sont point, pour réduire au néant celles qui sont, afin que nulle chair ne se glorifie devant Dieu. Or, c'est par lui que vous êtes en Jésus Christ, lequel, de par Dieu a été fait pour nous sagesse, justice, sanctification et rédemption » (1 Co 1,19-30).

Dans ce texte fondamental, d'une part Jésus Christ est vu comme la sagesse de Dieu et, d'autre part, comme celui qui, pour nous, s'est fait sagesse. Jésus Christ est sagesse de Dieu, en lui se révèle le sens de l'action de Dieu depuis le début. En même temps, dans son dépouillement de toute-puissance et son accomplissement de l'amour, il est le modèle de toute l'action de Dieu. Et si le Christ s'est fait pour nous sagesse, nous pouvons découvrir notre sagesse en lui, et seulement en lui. Une sagesse d'homme, mais venant d'en haut. Quand

nous comprenons que la sagesse de Dieu, c'est Jésus Christ, cela devient évident, Dieu ne prend pas la direction du monde par la puissance, mais uniquement par la conquête de l'amour. Dans sa sagesse, Dieu aime le monde jusqu'à donner sa vie pour lui.

Sagesse terrestre

L'autre sagesse est diabolique. En grec, le *diabolos* est celui qui divise. De fait, le zèle amer et l'esprit de dispute constituent désordre et division. Cette sagesse « est terrestre » (3,15), elle porte la mort, elle est de la terre dont Dieu a modelé Adam, mais où l'esprit de Dieu n'avait pas été donné. Ce n'est pas qu'il y ait un ciel en haut qui est bon, et une terre en bas qui est mauvaise. La terre est le non-créé, le non encore créé, le non encore inspiré de l'esprit de Dieu.

C'est une sagesse charnelle. *Sarx* renvoie à la chair, c'est-à-dire à l'intelligence de l'homme, à son cœur, dans la mesure où il est séparé de Dieu. Notons-le, la Bible ne sépare pas le corps, qui serait

mauvais, de l'âme, qui serait bonne. L'âme y est autant la chair, *sarx*, que le corps.

La sagesse diabolique est domination, violence, injustice, désordre, mauvaises actions. Toute une partie de la politique, de la morale, de la science, de l'économie, fait partie de cette sagesse terrestre, diabolique. Celle-ci n'est pas pour autant une sagesse qui échoue, elle peut être très efficace. Inversement, la stratégie de Dieu peut apparaître comme un échec.

À partir de là, nous pouvons sans aucun doute considérer que toute une partie de la politique, de la morale, de la science, de l'économie, fait partie de cette sagesse terrestre, charnelle, diabolique. Toutes nos connaissances et nos instruments de développement servent en définitive la sagesse diabolique.

Caractères de la sagesse de Dieu

« Lequel d'entre vous est sage ? Qu'il montre ses œuvres avec la douceur de la sagesse » (3,13). La sagesse d'en haut nous concerne. « Elle est premièrement pure, ensuite pacifique, modérée, conciliante, pleine de miséricorde, de bons fruits » (3,17).

Premièrement, nous est-il dit, la sagesse est pure. Le terme employé — *agné* — est l'équivalent de « saint », de « séparé », et induit le fait de « s'abstenir de ». Cette sagesse, cette stratégie est essentiellement séparée. Elle se sépare et nous sépare, elle est sans communication avec le terrestre, le charnel, le diabolique, le monde. Donc, « la sagesse d'en haut est premièrement pure » signifie : que votre plan d'action soit saint, que votre stratégie soit en rupture avec le monde. Ces versets 17-18 préparent les chapitres 4 et 5, où il est question de rupture et de distance avec le monde.

Mais la sagesse d'en haut n'est-elle que rupture ? Au « premièrement » succède le « ensuite » : la sagesse d'en haut est « ensuite pacifique, modérée, conciliante, pleine de miséricorde ». Ce sont les quatre qualifications de l'amour : modération, conciliation, miséricorde, paix. L'amour rétablit la relation. Ce point est fondamental pour comprendre la morale chrétienne. Celle-ci est à la fois une morale de rupture et de communication. Elle implique la sainteté, la charité et l'amour, elle implique la rupture avec certaines conduites, et l'établissement

d'autres conduites, d'autres relations. « Si vous quittez votre père, votre mère, vos frères, vos sœurs, etc., vous en retrouverez par centaines lorsque vous annoncerez l'Évangile. » (Mc 10,29) Jésus parle de rupture avec les liens naturels du monde et de la redécouverte de liens plus authentiques, fondés en Dieu, les liens de la prédication de l'Évangile, les liens de la communion.

Il ne s'agit donc pas, comme on l'a souvent fait, d'être en rupture avec le monde. Ni de seulement plonger dans le monde pour y apporter l'amour. Sans rupture, il n'y a ni sainteté ni amour. Nous avons ce double jeu permanent de rupture et d'établissement d'une nouvelle communication qui se retrouve dans quantité de textes. S'il n'y a pas la rupture, s'il n'y a pas la sainteté, vous ne pouvez pas aimer ; autrement dit, il ne suffit pas de se plonger dans le bain du monde pour y apporter de l'amour. Mais inversement, si vous faites la rupture sans apporter l'amour qui est en Jésus Christ, alors c'est de l'ordre du jugement, c'est le type du chrétien qui juge le monde et le condamne purement et simplement. Au contraire, il s'agit de créer, à l'intérieur

du monde, un nouveau mode de relation, de communication, d'écoute. L'amour passe par-delà une séparation, il ne se diffuse pas banalement. Dans une autre dimension, c'est exactement la même situation que le jugement, le salut et la grâce. Nous sommes jugés et graciés. Mais être gracié sans être jugé ne veut rien dire ; être jugé pour être condamné serait épouvantable.

Cette sagesse est aussi exempte de duplicité et d'hypocrisie : « Ne mentez pas contre la vérité » (3,14). Votre parole et votre conduite doivent être cohérentes : si vous vivez cette sagesse de la sainteté et de l'amour, vous pouvez effectivement vous réclamer de Jésus Christ : « Le fruit de la justice est semé dans la paix par ceux qui recherchent la paix » (3,18).

Fin et moyens

Comment ce verset 18 est-il relié à ce qui précède ? Il est très exactement la conclusion de cette dialectique entre la sainteté et l'amour. « Semé dans la paix par ceux qui recherchent la paix. » Si on

recherche la paix, il ne suffit pas de la rechercher, il faut semer dans la paix. Jacques parle donc des moyens. Ceux qui appartiennent à la sagesse d'en haut doivent être eux-mêmes pacifiques, sans discordance avec la fin. On ne peut ni bibliquement, ni dans la Révélation, atteindre des fins bonnes par des moyens mauvais : la fin ne justifie jamais les moyens. Au contraire, les mauvais moyens corrompent la fin.

Le but de la sagesse apparaît dans ce verset 18 : il est d'établir la justice dans le monde. Le monde lui-même ne peut l'obtenir ni la réaliser : « La sagesse qui est terrestre, charnelle, diabolique, produit le désordre. » La justice ne peut être fondée que dans la recherche de la paix par des moyens pacifiques, résultats d'une sagesse qui vient d'en haut.

En présence d'un tel texte, les chrétiens sont obligés de faire un *mea culpa* considérable, parce que l'histoire de l'Église nous montre qu'on n'a à peu près jamais pratiqué cette sagesse-là. D'autre part, quand Jacques nous avertit que la justice semée dans la paix par ceux qui recherchent la paix ne peut venir que de la sagesse d'en haut, cela

signifie que c'était la voie dans laquelle les chrétiens et l'Église avaient à s'engager — à tous les niveaux, individuel, social et politique. Cela n'a pas été fait. On peut dire que le plan de Dieu pour le monde par l'intermédiaire de l'Église a jusqu'à présent échoué.

C'est la gravité et l'importance de ce texte qui ne vise pas seulement des individus, mais également les douze tribus qui sont dans la dispersion, c'est-à-dire la totalité de l'Église depuis le commencement jusqu'à la fin.